

Les caves du Vatican au Théâtre Français

A propos des *Caves du Vatican* à la Comédie-Française, on a dit, on a écrit dans la presse : « ...Ne pensez pas au livre, ne pensez pas à Gide... » Soit, essayons. Amédée Fleurissoire, héros sentimental, renonce à son calme provincial et se donne la mission d'aller à Rome secourir le Pape qu'un escroc, Protos, dit être emprisonné afin de soustraire des sommes importantes aux âmes pieuses. Le pauvre Fleurissoire a le malheur de monter dans le train au moment où un jeune intellectuel, Lafcadio, s'interroge sur les secrets de l'âme humaine et se suggère l'attrait d'un acte gratuit. L'assassinat de Fleurissoire lui apparaît comme une idéale démonstration et il précipite sur la voie son compagnon de voyage. Mais Protos, qui est aussi un ami de Lafcadio, a vu la scène et quelques jours plus tard essaie d'entraîner le jeune homme dans sa vie irrégulière et aventureuse. Lafcadio lui échappe comme il échappe à l'amour d'une jeune fille de bonne famille séduite par un caractère aussi original.

L'œuvre ainsi réduite à son anecdote et au déroulement de son intrigue pourrait se réclamer à la fois du vaudeville, du roman policier et du cinéma, mais tout cela sous une forme assez élémentaire.

Vaudeville, l'imprévu des rencontres, la façon dont les différents personnages se retrouvent à chaque acte dans les lieux les plus inattendus. Vaudeville, l'in vraisemblance des situations et la tranquillité séréenité de l'auteur qui s'amuse à faire tout accepter.

Roman policier, les histoires d'assassinat dans un wagon de chemin de fer, de chapeau révélateur, de bouton de manchette disparu et reparaisant pour confondre l'assassin ; roman policier sentimental le mauvais garçon qui fait du chantage, et la fille aux mœurs faciles qui a des surauts de morale, s'attendrit sur le bon chrétien, dénonce le mariou puis meurt assassinée.

Cinéma, cette succession rapide de tableaux qui nous transportent en quelques secondes d'un lieu à l'autre. Cinéma, cette façon de déplacer le spectateur à la poursuite de ses héros plutôt que de construire une belle intrigue de théâtre où tous les personnages, à chaque acte (trois ou quatre au maximum) se rencontreraient dans un lieu unique où leur présence répondrait à un minimum de logique.

Pour un début au théâtre ce jeune auteur montre des qualités de style mais reste bien hésitant dans le choix d'une formule et ne paraît pas éprouver plus d'attrait pour l'une que pour

l'autre. Certes il fait rire ; il y a même des mots d'auteur très spirituels, mais les auteurs du théâtre de boulevard sont bien plus habiles et plus mordants. Il crée des situations et ne les exploite pas ; ainsi, l'amour entre Lafcadio et la jeune fille avait commencé de façon charmante ; notre jeune auteur n'en tire par la suite aucun effet, sauf une rupture romantique au dernier tableau, rupture à laquelle la pauvre jeune fille ne comprend rien. Si l'intrigue amoureuse ne nous émeut pas, l'intrigue policière, elle aussi, nous laisse indifférent. Encore une fois l'auteur ou manque de suite dans les idées ou semble ne pas se prendre au sérieux, même pour faire rire. Quant à la satire sociale, n'en parlons pas, elle est à peine esquissée.

Pourtant, puis-je l'avouer, j'ai passé une très bonne soirée, et sans regretter mon plaisir, non seulement en raison de l'excellente présentation (interprètes et décors doct... parlera plus tard) mais surtout grâce à la pièce elle-même. Pour goûter ce plaisir il n'est pas aussi utile que d'aucuns le prétendent, d'ignorer l'existence de Gide, sa personnalité et son roman ; non qu'il soit nécessaire d'en avoir un souvenir précis et de comparer l'idée qu'on a de ses héros avec l'image précise qui nous en est offerte, mais plutôt parce qu'alors l'optique change. Il ne s'agit pas d'expérience de jeune écrivain, de réussites fragmentaires et hasardeuses, mais d'une attitude volontaire, d'une conception scénique

à accepter ou à refuser. La désinvolture avec laquelle André Gide parle contre l'Eglise, contre la famille, contre la société, ses investigations dans la morale et la non-morale ne sont plus un jeu superficiel, mais une façon d'être qui lui est propre et dont il a prouvé qu'il était capable de la conserver pendant des années. Son théâtre est moins émuant qu'un orlé, moins pétaillant qu'une pièce de boulevard, moins mystérieux qu'un roman d'aventures, mais l'auteur n'a jamais voulu que ce soit l'un ou l'autre de ces cas-là. Tout au plus y a-t-il dans cette œuvre des rappels qui font d'elle une manière de parodie de chacun de ces genres.

Je ne trouve pas mauvais que nous le plaisir qu'on prend à voir jouer *Les Caves du Vatican* l'admiration et le respect qu'on éprouve pour André Gide y soit pour quelque chose.

Je ne trouve pas mauvais que sous les mots d'esprit qui font rire, sous les tirades grotesques du futur académicien en s'ache qu'il y a des idées pressées qu'on reconnaît des façons de penser qui sont tout une esthétique de la vie.

Le plus grand malaise que laisse cette transcription scénique d'un roman qui fut un des plus importants pour les hommes de ma génération, c'est que nous n'avons parfois oublié le roman. La désinvolture qu'il avait pour y parler de choses... sacrées comme la religion ou la société, perd à la scène à la fois sa résonance profonde et son cynisme léger ; il reste un jeu superficiel, plus gravement gratuit que le geste de Lafcadio (devenant assassin pour commettre un acte inutile et déranger l'ordre des choses. En effet que valent les mots, vides de pensée, les pensées loütes, sans contenu essentiel, sans lien avec les autres pensées ? *Les Caves du Vatican* au théâtre n'ont pas toujours les nuances du roman ; il n'est pas inutile de vouloir les y découvrir et même de suggérer au spectateur qui ne connaît pas le roman de les deviner. Qu'il devine derrière chacun de ces fantômes la présence des héros dont parle Jean Paulhan, héros évanouissants dans le livre, moins faciles à saisir sur la scène, parce que dans le roman le grotesque et le sacré se côtoient et se confondent dans un même personnage, tandis que sur le plateau, la réalité physique des êtres joue inévitablement en faveur de l'un ou de l'autre aspect et plutôt en faveur de la caricature que du héros, non par la faute de l'auteur, mais par celle des hommes ; les spectateurs, de tout temps, ont préféré rire de Georges Dandin ou du « Bourgeois Gentilhomme » plutôt que de s'émuoir de leurs malheurs. Comment montreraient-ils plus de bienveillance pour les personnages de Gide puisque lui-même ne paraît pas en demander pour eux ?